

regards dans l'espace, mais ne voyant rien, car leurs yeux étaient troublés de larmes.

Quand l'ombre fut venue, le Parisien et Jock' (tous les autres étaient partis) prirent chacun une main de Campfort, la posèrent affectueusement sur leur épaule; puis avec une douce violence, l'emmenèrent comme un enfant.

—Courage, capitaine! lui dit le Parisien; c'est moi qui vous le dis: courage! les jours se suivent, mais ne se ressemblent pas... derrière nous est le regret, devant nous est l'espérance.

EPILOGUE

Par une belle matinée de printemps, au milieu de la joie verdoyante de la nature, éclatait en gais murmures, en guirlandes, en carillons sonores, la joie du petit hameau des Fenestrelles, niché dans un frais vallon des Alpes savoisiennes.

—Mademoiselle Blanche va se marier!... aurait répondu chaque villageoise affairée aux questions du voyageur.

—Avec qui?

Ah! avec celui de son choix... un beau militaire... le bon monsieur Georges!

—Et qui est-ce donc que mademoiselle Blanche et Monsieur Georges?

—Ah! si saguès pas, n'êtes pas dou payss;... jo ne diss ren"!... (ah! si vous ne le savez pas, vous n'êtes pas du pays... je ne dis rien!...)

Et l'alerte fille des Hautes-Terres aurait fui au travers du bois pour arriver la première à la porte

de l'église où était le rendez-vous général des bouquets.

Mais nous qui sommes des amis, allons prendre place aux bancs de la famille... Nous n'attendrons pas longtemps, les voici.

Voici Blanche, la belle, blonde et rosée Blanche de Reillière, vrai lis de la vallée; elle s'avance en baissant ses doux yeux bleus.

Voici Georges, toujours jeune, toujours noble, toujours fidèle; venu des bords lointains de l'Océan, à l'appel d'une voix amie: d'une main, il conduit sa fiancée à l'autel, de l'autre il soutient Mme de Reillière.

Les années ont pesé sur elle: les boucles soyeuses de ses cheveux ont blanchi avant l'âge, son front s'est incliné vers la terre, comme le fruit mûr penche sur sa tige.

Un jour, Campfort avait reçu un message qui venait le chercher jusqu'au fond de l'Inde: "Venez," lui disait-il, venez vite si vous voulez revoir Anne "sur cette terre et accomplir votre mission".

D'un pas, George avait traversé le monde: en le voyant Mme de Reillière avait dit:

—Donnez-moi votre main; voici celle de Blanche: je serai votre mère. Mais hâtons-nous... je voudrais avoir ce moment de bonheur avant de mourir.

Peu de jours après, l'humble église du hameau se parait comme aux grandes fêtes, et le père Ambroise bénissait les deux époux.

On pourrait trouver encore à Fenestrelle quelque bon vieillard se souvenant de la cérémonie joyeuse.

—J'y étais, dirait-il; les jeunes gens étaient heu-

reux... mais la Dame, la bonne dame! son visage était épanoui, quoique si pâle!... Eh bien! la joie l'a ressuscitée; elle se croyait un pied dans la tombe, et point du tout! elle a vu grandir ses petits enfants.

—Le père Ambroise?

—Le bon Dieu nous l'a conservé longtemps; il était si bien au milieu de nous!

—Et nos amis, Probado, le Parisien, Jocko, Mac-Héron?...

—Ne soyez pas en peine de ce dernier: Naïa, sa gentille petite femme, l'a tant soignée, qu'il est devenu aussi gras que long, ce qui n'est pas peu dire. J'ai beaucoup connu Probado; il était l'intendant général du château; il m'a dit souvent que son couvert était mis à la table des maîtres... mais ça le gênait; il n'osait s'y placer que lorsque M. de Campfort l'y portait de force en riant.

Le Parisien aussi et Bono-Jocko étaient mes amis intimes. Jocko était le plus fin chasseur de la contrée: il a découvert plus de cent passages inconnus dans la montagne: quand il fallait un chamois au château, Probado faisait un signe:

—"Moi voir au travers des bois", disait Jocko, moi, grand chasseur, "Souffle-dur", fameux fusil! et il revenait avec un chamois.

Quant au Parisien, ajouterait le jovial chroniqueur, on dit que "la tête d'un fou ne blanchit pas"; eh bien! le proverbe a tort, car ses cheveux ont fait blanchir la neige... Jugez-en; c'est moi... moi, le dernier souvenir vivant de la Guerre Noire.

FIN

PSYCHOLOGIE ESPAGNOLE

ILS étaient réunis, tous, dans une sorte de loge en planches, garnie fort sommairement de quelques chaises de paille où les capes de soie étaient jetées, qui mettaient une note d'élégance en ce réduit mesquin. Sur une des cloisons les toreros avaient cloué une étagère de bois blanc où, les bras ouverts, une Madone resplendissait de ses enluminures criardes. Devant l'image vénérée ils venaient tous, quittant pour un instant leur éternelle cigarette, murmurer une fervente prière avant d'affronter le danger.

Leur chef, le glorieux Vicente, "l'espada" héros des "corridos" de cette année, pâle d'une pâleur de mort, serrait entre ses doigts crispés le papier bleu que le piéton du télégraphe venait de lui remettre.

Le jeune homme semblait ne rien entendre. Pourtant, là-haut, au-dessus de leurs têtes des trépignements furieux secouaient les planches mêlées à des cris, des sifflets, toutes les impatiences d'une foule qui trouve l'attente trop longue. On était à ce moment au plus fort de la lutte soutenue par le Midi contre la défense de tuer le taureau. La course était finie, mais la foule ne se déclarait pas satisfaite, voulant voir une mise à mort, et, à la sortie du dernier animal, personne n'avait bougé.

L'obstination des spectateurs, gaie d'abord, était hostile maintenant. Les cris: "Amuerte el toro! A mort le taureau! devenaient menaçants. L'entrepreneur des courses, l'impresario, avait prié Vicente de ne pas emmener la "cuadrilla". Inquiet de cette effervescence du public, il voulait — au cas où il devrait céder — avoir ses hommes sous la main.

S'en aller, Vicente n'y songeait guère! il n'avait plus sa tête à lui. Depuis deux jours, il savait malade sa jeune femme, et, comme il rentrait dans la loge, tout à l'heure, vibrant encore du triomphe, il avait aperçu le télégraphiste. Le torero avait pâli, mordu au cœur par un affreux pressentiment; et il était resté tremblant, n'osant ouvrir l'odieuse dépêche, sûr — oh! oui, sûr — qu'il allait y lire la mort de tout son bonheur. Il devinait, au serrement de son cœur, que tout était fini, que ce papier maudit ne lui apportait rien qu'il ne sût déjà.

Aussi, comme ils lui avaient brûlé les yeux de mille larmes contenues, les mots fatals qu'il s'était décidé enfin à lire: "Thérèse morte. Désespéré. Reviens".

A cet instant, la sombre tristesse s'expliquait donc, qui, tout à l'heure, l'avait étreint si violemment avant la course. Thérèse, sa Thérèse bien-aimée, sa femme, sa vie... se mourait, tandis que son cœur, à lui, contracté douloureusement, annonçait un malheur à ce nerveux plein de superstitions.

Lui avait pu, cependant, se donner en spectacle à cette foule brutale! Dans la griserie de la lutte, il avait pu retrouver ses sensations habituelles. Il

avait pu sourire!... Bien plus, il avait, entraîné par le prestige de son art, oublié que sa femme souffrait. Elle mourait, cependant!...

—Mais je n'ai donc pas de cœur! Et cette pensée obsédante le tenaillait douloureusement.

Il ne voyait plus rien, il avait perdu la notion du réel, il ne savait plus où il était. Il avait seulement pâli un peu plus, un éblouissement l'avait fait chanceler, et il était tombé, il s'était effondré sur une chaise, inconscient à ce qui l'entourait... Tout inquiet des mouvements hostiles de la foule, ses hommes ne s'étaient aperçus de rien.

Vicente sentait une douleur atroce étreindre son cerveau d'un cercle de fer. Son cœur aussi lui faisait mal, du terrible afflux de sang qu'il avait reçu tout à l'heure. Et le jeune homme roulait dans un abîme de tortures morales dont il croyait ne pouvoir trouver le fond. Ses facultés se concentraient, se réduisaient en une seule pensée: "Ma Thérèse adorée, est-ce bien vrai que tu es morte?"

Morte! Quel mot affreux! Comme un tout petit enfant, Vicente semblait ne pas comprendre ce que ces cinq lettres représentent au juste de navrante tristesse, de sombre désespérance. Morte! Était-il bien possible qu'elle fût morte, cette enfant riieuse, si doucement gaie, si pleine de jeunesse et d'amour? Pouvait-il croire qu'il ne reverrait plus que froide et pâlie celle que toujours il avait vue, animée de son bonheur et fraîche de la fraîcheur de ses dix-huit ans? Qu'elle resterait insensible sous ses baisers, celle qui avait tant de fois délicieusement palpité d'amour entre ses bras? Non, ce n'est pas possible, non, cela ne peut être vrai... Ce malheur peut arriver à d'autres, mais point à nous, si jeunes, si pleins d'amour... ou bien alors Dieu et la Madone ne seraient pas justes!

Mais l'horrible réalité, pourtant, dessillait ses yeux. Avec une douloureuse acuité de vision, le malheureux revoyait les mois passés en plein bonheur: sa vie, qui lui avait semblé comme illuminée par l'apparition de la jeune fille, en une journée de printemps ensoleillée; ses rêves, d'abord timides, puis s'enhardissant aux premiers émois de l'enfant; l'anxiété qui l'avait étreint à la demande de sa main et l'ivresse qui lui avait inondé le cœur quand, agréé, il avait vu sa fiancée rayonner de bonheur, et entendu ses vœux.

Leur union n'avait été qu'un long enchantement, long de six mois seulement, trop bref pour leur soif de tendresse. Le torero revivait les heures inoubliables d'amour qu'ils avaient traversées. Il évoquait le souvenir de ce visage adorable, de ce corps exquis qui lui avait appartenu... et en songeant à toutes les perfections de la douce jeune femme, il sentait comme une longue aiguille qu'on y eut plantée — une douleur lancinante traverser son cœur. Cette perception atroce s'incrusta dans son cerveau

que jamais — plus jamais — il n'enlacerait l'amie entre ses bras, que plus jamais sa douce voix ne lui murmurerait des paroles d'amour. Dans un éclair il entrevit ce qu'allait être désormais l'existence pour lui, une morne suite de journées grises et froides, plus jamais éclairées par les beaux yeux à jamais fermés. Et, devant cette lente agonie, il se sentit lâche, incapable de lutter... Et il voulait mourir.

Oh! Oui, mourir lui aussi! Fuir le long martyre qu'allait être sa vie, se réfugier dans la mort, comme entre les bras compatissants d'une mère! Qui sait, d'ailleurs, si le Ciel n'aura pas pitié d'eux, et, clément devant tant d'amour, ne réunirait pas pour l'éternité ceux qu'il avait séparés dans la vie?...

La voix de l'impresario fit brutalement sortir Vicente de sa douloureuse extase.

—Oh! señor Vicente, disait-il, quels enragés que ces gens-là! Ils veulent à tout prix que l'on tue un taureau. Ils refusent de s'en aller. Voici qu'ils commencent à jeter des bouteilles dans l'arène, et des bancs.

—Eh bien! contentez-les, dit Vicente, soudain ramimé. Ils veulent une mise à mort: Je vais mettre à mort.

—Des bêtes si chères! gémissait l'industriel.

Le matador regarda, plein de mépris, le bonhomme pris dans la cruelle alternative de laisser démolir ses arènes ou tuer un de ses taureaux, et, se tournant vers ses hommes: "Manuelo, mes épées", demanda-t-il.

Dans la cuadrilla, une gaieté se répandait. Enfin, on allait donc travailler pour de bon, du vrai travail académique, et plus de cette parodie française de la tauromachie espagnole. On allait revivre la vie passée, "caramba!" Ah! elles pouvaient se préparer, les "senoritas", à jeter, d'enthousiasme, leurs éventails dans l'arène...

Manuelo remettait à Vicente deux épées d'inégale longueur, toutes deux dans des fourreaux de cuir noir, à bouts d'argent. La poignée très courte et recouverte de cuir rouge — à cause du sang — avait aussi un pommeau et des ornements d'argent. C'était le cadeau fait jadis à l'espada par des fanatiques de son art.

Le torero les avait regardées, et, sans hésiter, désignant la plus courte: "Tu me donneras celle-ci, au moment de tuer".

Manuelo se permit une timide objection:

—Vicente, pourquoi prends-tu cette épée? Tu sais bien qu'elle est dangereuse, parce qu'elle n'est pas assez longue et qu'elle atteint difficilement le cœur. Rappelle-toi ce jour où, à Figueras, tu faillis te faire tuer pour l'avoir employée.

L'espada jeta un regard profond à son second, et, sans lui répondre, demanda simplement: